

LA GAZETTE

DE ROUBAIX-TOURCOING 55, Rue des Ursulines 5
BUREAUX LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 6, rue Bayard, 6)



ADVENAT REGNUM TUUM
Dieu protège le Franc!

La Journée

Il n'y a aujourd'hui ni Chambre ni Sénat.

M. Guviniat a écrit à M. Clémentel pour lui faire savoir la décision de la Commission bicamérale des retraites sur trois points. Le gouvernement n'a pas encore supprimé vous obligent à vous retirer quelques instants en un aile discret, les papiers sécuritaires que vous y trouvez sont, en règle générale, des prospectus banals et des circulaires ou journaux financiers.

Les prospectus de la finance sont au moins dans la proportion de cinq contre un des autres — ce qui n'est pas peu dire. Il en pleut, sous toutes les formes, dans le courrier de tout gentilhomme ou bourgeois campagnard.

Il en pleut aussi en ville, mais cela se remarque moins. Et combien de journaux à huit, douze, seize et vingt pages, aux titres les plus variés, qui vous sont envoyés gratuitement pendant des mois, voire des années, sans que vous ayez jamais correspondu avec les officines ou banques qui vous inondent de ces imprimés !

Il est un de ces journaux, me faisant l'honneur immédiat de me traiter en capitaliste, qui m'est parvenu régulièrement toutes les semaines pendant des années. Outre cet envoi, je reçois de la même officine des lettres sans pli fermé, presque chaque quinzaine. Et les réclames combinées de ces deux papiers, l'un confiant l'autre et le développant, était si pressante, si éloquent, si habile, si obéissante, qu'il fallait tout mon scepticisme aidé de mon impécuniosité invétérée pour me soustraire à leur tentation.

Dans ses lettres, le soi-disant banquier qui les signait en était arrivé à m'appeler « cher Monsieur » et à m'assurer de sa respectueuse sympathie.

Et toujours revenait comme un leit-motiv la promesse de bénéfices certains, merveilleux sur, je ne sais quelle vague mine de cuivre, sise dans l'Amérique du Sud.

Un bout d'un certain temps, une autre affaire — plus alléchante — encore s'ajoutait à la première. Sur celle-ci, c'était folie de ne point « prendre position ». C'était fermer délibérément la porte à nos de la fortune qui souffrait.

Et toutes ces mirifiques promesses se présentaient avec une clarté d'exposition remarquable, sans le moindre apparence de charlatanerie, avec des arguments précis, une logique, une apparence de sincérité et une chaleur de conviction irrésistiblement communicatives.

Faut-il ajouter que toutes ces valeurs « de premier ordre » — d'argent aujourd'hui leur dernier et éternel sommeil dans le lac immense où vont s'engloutir tant de valeurs... à l'eau.

Je n'avais pas l'illusion de croire que j'étais le seul capitaliste (?) que mon correspondant entourait de tant de sollicitudes. J'appris petit à petit que nombre de mes amis, confrères et connaissances étaient honorés de ses « cher Monsieur » et « chère Madame » et bombardés de sa « respectueuse sympathie ».

Or, tous ces envois représentaient en papier, en écritures et en timbres — 0 fr. 15 pour les lettres en ce temps-là — une première mise de fonds considérable.

Mais ces fonds n'étaient point perdus pour l'écumeur de bourses qui les risquait. Beaucoup de braves gens dont il faisait si admirablement le siège finirent par capituler, et d'estimables basculeurs se chargèrent d'indemniser au centuple l'habile et opiniâtre assaillant.

La colossale raffie financière qui vient de faire tant de victimes dans toute la France ne s'est point opérée selon cette méthode et ingénieuse méthode.

Elle est l'œuvre d'un bluff audacieux, de la réclame au grand jour, réclame outrancière, tapageuse et sous toutes les formes.

Les prospectus entraînaient à flot dans les maisons les mieux closes, inondant les paisibles demeures bourgeoises et campagnardes. Leur abondance dépassait les besoins de la consommation dans tous les logis.

L'affiche éblouissante, insolemment prometteuse, s'ajoutait à cet effort et poursuivait dans la rue l'œuvre d'obsession à domicile.

LES FLIBUSTIERS

Lorsque l'amitié ou le devoir vous font l'hôte passager d'un propriétaire, d'un rentier, d'un fonctionnaire ou d'un curé à la campagne, et que les lois d'une liberté que la politique du « bloc » n'a pas encore supprimées vous obligent à vous retirer quelques instants en un aile discret, les papiers sécuritaires que vous y trouvez sont, en règle générale, des prospectus banals et des circulaires ou journaux financiers.

Les prospectus de la finance sont au moins dans la proportion de cinq contre un des autres — ce qui n'est pas peu dire. Il en pleut, sous toutes les formes, dans le courrier de tout gentilhomme ou bourgeois campagnard.

Il en pleut aussi en ville, mais cela se remarque moins. Et combien de journaux à huit, douze, seize et vingt pages, aux titres les plus variés, qui vous sont envoyés gratuitement pendant des mois, voire des années, sans que vous ayez jamais correspondu avec les officines ou banques qui vous inondent de ces imprimés !

Il est un de ces journaux, me faisant l'honneur immédiat de me traiter en capitaliste, qui m'est parvenu régulièrement toutes les semaines pendant des années. Outre cet envoi, je reçois de la même officine des lettres sans pli fermé, presque chaque quinzaine. Et les réclames combinées de ces deux papiers, l'un confiant l'autre et le développant, était si pressante, si éloquent, si habile, si obéissante, qu'il fallait tout mon scepticisme aidé de mon impécuniosité invétérée pour me soustraire à leur tentation.

Dans ses lettres, le soi-disant banquier qui les signait en était arrivé à m'appeler « cher Monsieur » et à m'assurer de sa respectueuse sympathie.

Et toujours revenait comme un leit-motiv la promesse de bénéfices certains, merveilleux sur, je ne sais quelle vague mine de cuivre, sise dans l'Amérique du Sud.

Un bout d'un certain temps, une autre affaire — plus alléchante — encore s'ajoutait à la première. Sur celle-ci, c'était folie de ne point « prendre position ». C'était fermer délibérément la porte à nos de la fortune qui souffrait.

Et toutes ces mirifiques promesses se présentaient avec une clarté d'exposition remarquable, sans le moindre apparence de charlatanerie, avec des arguments précis, une logique, une apparence de sincérité et une chaleur de conviction irrésistiblement communicatives.

Faut-il ajouter que toutes ces valeurs « de premier ordre » — d'argent aujourd'hui leur dernier et éternel sommeil dans le lac immense où vont s'engloutir tant de valeurs... à l'eau.

Je n'avais pas l'illusion de croire que j'étais le seul capitaliste (?) que mon correspondant entourait de tant de sollicitudes. J'appris petit à petit que nombre de mes amis, confrères et connaissances étaient honorés de ses « cher Monsieur » et « chère Madame » et bombardés de sa « respectueuse sympathie ».

Or, tous ces envois représentaient en papier, en écritures et en timbres — 0 fr. 15 pour les lettres en ce temps-là — une première mise de fonds considérable.

Mais ces fonds n'étaient point perdus pour l'écumeur de bourses qui les risquait. Beaucoup de braves gens dont il faisait si admirablement le siège finirent par capituler, et d'estimables basculeurs se chargèrent d'indemniser au centuple l'habile et opiniâtre assaillant.

La colossale raffie financière qui vient de faire tant de victimes dans toute la France ne s'est point opérée selon cette méthode et ingénieuse méthode.

Elle est l'œuvre d'un bluff audacieux, de la réclame au grand jour, réclame outrancière, tapageuse et sous toutes les formes.

Les prospectus entraînaient à flot dans les maisons les mieux closes, inondant les paisibles demeures bourgeoises et campagnardes. Leur abondance dépassait les besoins de la consommation dans tous les logis.

L'affiche éblouissante, insolemment prometteuse, s'ajoutait à cet effort et poursuivait dans la rue l'œuvre d'obsession à domicile.

Les journaux surtout regorgent de copieux arrosages qui rapportent plus encore à leur Méécène d'occasion.

Et pourquoi ne pas féliciter en passant notre chère Croix d'avoir résisté à l'entraînement presque général et aux offres tentantes qui lui furent faites ? Elle demeure inébranlablement fidèle à sa règle absolue de ne point publier de réclames financières.

Parmi ses amis et lecteurs qui s'en sont souvent plaints, il y en a probablement aujourd'hui beaucoup qui lui doivent la conservation de leur modeste pécule.

Deux remarques importantes

Le rapport de M. Maxime Lecomte sur la loi de spoliation des morts a été distribué aux sénateurs.

Après les études juridiques très complètes que nous avons publiées, après les nombreux jugements rendus en la matière, il est intéressant de discuter point par point un document rédigé dans le but d'essayer de légitimer la spoliation et la rétroactivité. Pour appuyer ces monstruosités, le rapporteur n'a, du reste, trouvé que quelques papiers échangés à la tribune, contredits par d'autres et par le texte même de la loi.

Comment le Français se montre-t-il si défiant, si dur à la détente, quand un compatriote, un voisin, un ami même, probe, laborieux et entendu en affaires, cherche quelques capitaux pour une entreprise industrielle que l'on verra marcher, que l'on pourra surveiller, et jeter-t-il au vagabond son argent dans des affaires lointaines qu'il ne connaît et ne peut apprécier que par une réclame tapageuse qu'il sait payée et qui devrait lui paraître d'autant plus suspecte que ses promesses sont plus extraordinaires et plus alléchantes ?

Comment ne se dit-il pas, avec son clair bon sens, que si l'affaire était si merveilleuse, on ne viendrait pas lui offrir pareille fortune à lui petit rentier, modeste épargniste ?

Mais rien ne peut arrêter M. Gogo, dont la race est immortelle. Le plus haut même, il s'irrite contre ceux qui lui préchent la prudence comme certains lecteurs en valent à leur Croix de ne point publier de Bulletin financier.

Ces braves gens ne se disent pas qu'un Bulletin financier ne peut être rédigé avec quelque compétence que par un homme de finances, et que l'homme de finances est généralement quelqu'un qui a des valeurs à vendre et voudrait en acheter d'autres.

Or, à moins d'être un saint, cet homme cédera instinctivement, si pas délibérément, à la tentation de vanter sa marchandise et à dénigrer celle qu'il convoite.

C'est bien simple : se contenter de placements sûrs, connus de tous et d'un revenu modeste ; s'abstenir rigoureusement de toute opération spéculative ; s'en tenir à un caractère épargniste ; se tenir d'autant plus d'une offre qu'elle contient des promesses plus tentantes qu'on ne peut résister soi-même ; enfin, ne se fier jamais à priori à une réclame financière et n'en laisser traîner le prospectus hypnotisant en aucun cabinet de lecture.

Voilà la seule méthode à peu près sûre.

Le « National » du Jubilé

C'est sous la protection de la Vierge de l'Association, en cette touchante fête du 25 mars, que nous tenons à appeler l'attention sur l'importance exceptionnelle qu'aura en cette année jubilaire le Pèlerinage national.

Mgr l'évêque de Lourdes désigne le Pèlerinage national d'août (1924), comme le rendez-vous spécial des miraculés qui n'ont point appartenu aux divers Pèlerinages de l'année jubilaire.

Le secrétariat du Pèlerinage national, 4, avenue de Breteuil, Paris, ouvre, comme chaque année, la souscription pour les malades pauvres et il espère bien qu'elle sera plus généreuse que l'année dernière.

L'heureuse idée d'organiser, en Italie et dans toute la chrétienté, les Pèlerinages spirituels à Lourdes, prit son origine à Rome ; et le Souverain Pontife Léon XIII déclara d'indulgence cette œuvre providentielle, qui se renouvela successivement.

L'idée devait en être reprise en cette belle année du cinquantenaire de Lourdes coïncidant avec le jubilé sacerdotal de Pie X.

De précieuses indulgences ont été accordées à ceux qui y prennent part tant par la prière que par une offrande.

Nous reviendrons bientôt sur le détail de cette excellente initiative, mais en cette fête aimée du 25 mars, nous tenons à en faire une première annonce pour y préparer nos lecteurs.

Important arrêté de la Cour de Dijon

La première Chambre de la Cour d'appel de Dijon, présidée par M. Cunisset-Caron, premier président, a rendu son arrêt dans l'affaire du déclinatoire d'incompétence engagée par le préfet, au sujet de l'arrêté du 16 décembre, concernant l'action intentée à M. Morizot, instituteur à Vieilleux, par un père de famille.

La Cour s'est reconnue compétente pour les propos concernant l'armée et les croyances religieuses et laisse à l'autorité administrative le soin de statuer sur une seule question, qui peut dépendre du programme de l'enseignement.

Association catholique de la Jeunesse française

LES FLIBUSTIERS

Lorsque l'amitié ou le devoir vous font l'hôte passager d'un propriétaire, d'un rentier, d'un fonctionnaire ou d'un curé à la campagne, et que les lois d'une liberté que la politique du « bloc » n'a pas encore supprimées vous obligent à vous retirer quelques instants en un aile discret, les papiers sécuritaires que vous y trouvez sont, en règle générale, des prospectus banals et des circulaires ou journaux financiers.

Les prospectus de la finance sont au moins dans la proportion de cinq contre un des autres — ce qui n'est pas peu dire. Il en pleut, sous toutes les formes, dans le courrier de tout gentilhomme ou bourgeois campagnard.

Il en pleut aussi en ville, mais cela se remarque moins. Et combien de journaux à huit, douze, seize et vingt pages, aux titres les plus variés, qui vous sont envoyés gratuitement pendant des mois, voire des années, sans que vous ayez jamais correspondu avec les officines ou banques qui vous inondent de ces imprimés !

Il est un de ces journaux, me faisant l'honneur immédiat de me traiter en capitaliste, qui m'est parvenu régulièrement toutes les semaines pendant des années. Outre cet envoi, je reçois de la même officine des lettres sans pli fermé, presque chaque quinzaine. Et les réclames combinées de ces deux papiers, l'un confiant l'autre et le développant, était si pressante, si éloquent, si habile, si obéissante, qu'il fallait tout mon scepticisme aidé de mon impécuniosité invétérée pour me soustraire à leur tentation.

Dans ses lettres, le soi-disant banquier qui les signait en était arrivé à m'appeler « cher Monsieur » et à m'assurer de sa respectueuse sympathie.

Et toujours revenait comme un leit-motiv la promesse de bénéfices certains, merveilleux sur, je ne sais quelle vague mine de cuivre, sise dans l'Amérique du Sud.

Un bout d'un certain temps, une autre affaire — plus alléchante — encore s'ajoutait à la première. Sur celle-ci, c'était folie de ne point « prendre position ». C'était fermer délibérément la porte à nos de la fortune qui souffrait.

Et toutes ces mirifiques promesses se présentaient avec une clarté d'exposition remarquable, sans le moindre apparence de charlatanerie, avec des arguments précis, une logique, une apparence de sincérité et une chaleur de conviction irrésistiblement communicatives.

Faut-il ajouter que toutes ces valeurs « de premier ordre » — d'argent aujourd'hui leur dernier et éternel sommeil dans le lac immense où vont s'engloutir tant de valeurs... à l'eau.

Je n'avais pas l'illusion de croire que j'étais le seul capitaliste (?) que mon correspondant entourait de tant de sollicitudes. J'appris petit à petit que nombre de mes amis, confrères et connaissances étaient honorés de ses « cher Monsieur » et « chère Madame » et bombardés de sa « respectueuse sympathie ».

Or, tous ces envois représentaient en papier, en écritures et en timbres — 0 fr. 15 pour les lettres en ce temps-là — une première mise de fonds considérable.

Mais ces fonds n'étaient point perdus pour l'écumeur de bourses qui les risquait. Beaucoup de braves gens dont il faisait si admirablement le siège finirent par capituler, et d'estimables basculeurs se chargèrent d'indemniser au centuple l'habile et opiniâtre assaillant.

La colossale raffie financière qui vient de faire tant de victimes dans toute la France ne s'est point opérée selon cette méthode et ingénieuse méthode.

Elle est l'œuvre d'un bluff audacieux, de la réclame au grand jour, réclame outrancière, tapageuse et sous toutes les formes.

Les prospectus entraînaient à flot dans les maisons les mieux closes, inondant les paisibles demeures bourgeoises et campagnardes. Leur abondance dépassait les besoins de la consommation dans tous les logis.

L'affiche éblouissante, insolemment prometteuse, s'ajoutait à cet effort et poursuivait dans la rue l'œuvre d'obsession à domicile.

Les journaux surtout regorgent de copieux arrosages qui rapportent plus encore à leur Méécène d'occasion.

Et pourquoi ne pas féliciter en passant notre chère Croix d'avoir résisté à l'entraînement presque général et aux offres tentantes qui lui furent faites ? Elle demeure inébranlablement fidèle à sa règle absolue de ne point publier de réclames financières.

Parmi ses amis et lecteurs qui s'en sont souvent plaints, il y en a probablement aujourd'hui beaucoup qui lui doivent la conservation de leur modeste pécule.

Quant donc le public français se mettra-t-il résolument en garde contre tant d'amis inconnus qui s'intéressent si su-

LES FLIBUSTIERS

Lorsque l'amitié ou le devoir vous font l'hôte passager d'un propriétaire, d'un rentier, d'un fonctionnaire ou d'un curé à la campagne, et que les lois d'une liberté que la politique du « bloc » n'a pas encore supprimées vous obligent à vous retirer quelques instants en un aile discret, les papiers sécuritaires que vous y trouvez sont, en règle générale, des prospectus banals et des circulaires ou journaux financiers.

Les prospectus de la finance sont au moins dans la proportion de cinq contre un des autres — ce qui n'est pas peu dire. Il en pleut, sous toutes les formes, dans le courrier de tout gentilhomme ou bourgeois campagnard.

Il en pleut aussi en ville, mais cela se remarque moins. Et combien de journaux à huit, douze, seize et vingt pages, aux titres les plus variés, qui vous sont envoyés gratuitement pendant des mois, voire des années, sans que vous ayez jamais correspondu avec les officines ou banques qui vous inondent de ces imprimés !

Il est un de ces journaux, me faisant l'honneur immédiat de me traiter en capitaliste, qui m'est parvenu régulièrement toutes les semaines pendant des années. Outre cet envoi, je reçois de la même officine des lettres sans pli fermé, presque chaque quinzaine. Et les réclames combinées de ces deux papiers, l'un confiant l'autre et le développant, était si pressante, si éloquent, si habile, si obéissante, qu'il fallait tout mon scepticisme aidé de mon impécuniosité invétérée pour me soustraire à leur tentation.

Dans ses lettres, le soi-disant banquier qui les signait en était arrivé à m'appeler « cher Monsieur » et à m'assurer de sa respectueuse sympathie.

Et toujours revenait comme un leit-motiv la promesse de bénéfices certains, merveilleux sur, je ne sais quelle vague mine de cuivre, sise dans l'Amérique du Sud.

Un bout d'un certain temps, une autre affaire — plus alléchante — encore s'ajoutait à la première. Sur celle-ci, c'était folie de ne point « prendre position ». C'était fermer délibérément la porte à nos de la fortune qui souffrait.

Et toutes ces mirifiques promesses se présentaient avec une clarté d'exposition remarquable, sans le moindre apparence de charlatanerie, avec des arguments précis, une logique, une apparence de sincérité et une chaleur de conviction irrésistiblement communicatives.

Faut-il ajouter que toutes ces valeurs « de premier ordre » — d'argent aujourd'hui leur dernier et éternel sommeil dans le lac immense où vont s'engloutir tant de valeurs... à l'eau.

Je n'avais pas l'illusion de croire que j'étais le seul capitaliste (?) que mon correspondant entourait de tant de sollicitudes. J'appris petit à petit que nombre de mes amis, confrères et connaissances étaient honorés de ses « cher Monsieur » et « chère Madame » et bombardés de sa « respectueuse sympathie ».

Or, tous ces envois représentaient en papier, en écritures et en timbres — 0 fr. 15 pour les lettres en ce temps-là — une première mise de fonds considérable.

Mais ces fonds n'étaient point perdus pour l'écumeur de bourses qui les risquait. Beaucoup de braves gens dont il faisait si admirablement le siège finirent par capituler, et d'estimables basculeurs se chargèrent d'indemniser au centuple l'habile et opiniâtre assaillant.

La colossale raffie financière qui vient de faire tant de victimes dans toute la France ne s'est point opérée selon cette méthode et ingénieuse méthode.

Elle est l'œuvre d'un bluff audacieux, de la réclame au grand jour, réclame outrancière, tapageuse et sous toutes les formes.

Les prospectus entraînaient à flot dans les maisons les mieux closes, inondant les paisibles demeures bourgeoises et campagnardes. Leur abondance dépassait les besoins de la consommation dans tous les logis.

L'affiche éblouissante, insolemment prometteuse, s'ajoutait à cet effort et poursuivait dans la rue l'œuvre d'obsession à domicile.

Les journaux surtout regorgent de copieux arrosages qui rapportent plus encore à leur Méécène d'occasion.

Et pourquoi ne pas féliciter en passant notre chère Croix d'avoir résisté à l'entraînement presque général et aux offres tentantes qui lui furent faites ? Elle demeure inébranlablement fidèle à sa règle absolue de ne point publier de réclames financières.

Parmi ses amis et lecteurs qui s'en sont souvent plaints, il y en a probablement aujourd'hui beaucoup qui lui doivent la conservation de leur modeste pécule.

Quant donc le public français se mettra-t-il résolument en garde contre tant d'amis inconnus qui s'intéressent si su-

LES FLIBUSTIERS

Lorsque l'amitié ou le devoir vous font l'hôte passager d'un propriétaire, d'un rentier, d'un fonctionnaire ou d'un curé à la campagne, et que les lois d'une liberté que la politique du « bloc » n'a pas encore supprimées vous obligent à vous retirer quelques instants en un aile discret, les papiers sécuritaires que vous y trouvez sont, en règle générale, des prospectus banals et des circulaires ou journaux financiers.

Les prospectus de la finance sont au moins dans la proportion de cinq contre un des autres — ce qui n'est pas peu dire. Il en pleut, sous toutes les formes, dans le courrier de tout gentilhomme ou bourgeois campagnard.

Il en pleut aussi en ville, mais cela se remarque moins. Et combien de journaux à huit, douze, seize et vingt pages, aux titres les plus variés, qui vous sont envoyés gratuitement pendant des mois, voire des années, sans que vous ayez jamais correspondu avec les officines ou banques qui vous inondent de ces imprimés !

Il est un de ces journaux, me faisant l'honneur immédiat de me traiter en capitaliste, qui m'est parvenu régulièrement toutes les semaines pendant des années. Outre cet envoi, je reçois de la même officine des lettres sans pli fermé, presque chaque quinzaine. Et les réclames combinées de ces deux papiers, l'un confiant l'autre et le développant, était si pressante, si éloquent, si habile, si obéissante, qu'il fallait tout mon scepticisme aidé de mon impécuniosité invétérée pour me soustraire à leur tentation.

Dans ses lettres, le soi-disant banquier qui les signait en était arrivé à m'appeler « cher Monsieur » et à m'assurer de sa respectueuse sympathie.

Et toujours revenait comme un leit-motiv la promesse de bénéfices certains, merveilleux sur, je ne sais quelle vague mine de cuivre, sise dans l'Amérique du Sud.

Un bout d'un certain temps, une autre affaire — plus alléchante — encore s'ajoutait à la première. Sur celle-ci, c'était folie de ne point « prendre position ». C'était fermer délibérément la porte à nos de la fortune qui souffrait.

Et toutes ces mirifiques promesses se présentaient avec une clarté d'exposition remarquable, sans le moindre apparence de charlatanerie, avec des arguments précis, une logique, une apparence de sincérité et une chaleur de conviction irrésistiblement communicatives.

Faut-il ajouter que toutes ces valeurs « de premier ordre » — d'argent aujourd'hui leur dernier et éternel sommeil dans le lac immense où vont s'engloutir tant de valeurs... à l'eau.

Je n'avais pas l'illusion de croire que j'étais le seul capitaliste (?) que mon correspondant entourait de tant de sollicitudes. J'appris petit à petit que nombre de mes amis, confrères et connaissances étaient honorés de ses « cher Monsieur » et « chère Madame » et bombardés de sa « respectueuse sympathie ».

Or, tous ces envois représentaient en papier, en écritures et en timbres — 0 fr. 15 pour les lettres en ce temps-là — une première mise de fonds considérable.

Mais ces fonds n'étaient point perdus pour l'écumeur de bourses qui les risquait. Beaucoup de braves gens dont il faisait si admirablement le siège finirent par capituler, et d'estimables basculeurs se chargèrent d'indemniser au centuple l'habile et opiniâtre assaillant.

La colossale raffie financière qui vient de faire tant de victimes dans toute la France ne s'est point opérée selon cette méthode et ingénieuse méthode.

Elle est l'œuvre d'un bluff audacieux, de la réclame au grand jour, réclame outrancière, tapageuse et sous toutes les formes.

Les prospectus entraînaient à flot dans les maisons les mieux closes, inondant les paisibles demeures bourgeoises et campagnardes. Leur abondance dépassait les besoins de la consommation dans tous les logis.

L'affiche éblouissante, insolemment prometteuse, s'ajoutait à cet effort et poursuivait dans la rue l'œuvre d'obsession à domicile.

Les journaux surtout regorgent de copieux arrosages qui rapportent plus encore à leur Méécène d'occasion.

Et pourquoi ne pas féliciter en passant notre chère Croix d'avoir résisté à l'entraînement presque général et aux offres tentantes qui lui furent faites ? Elle demeure inébranlablement fidèle à sa règle absolue de ne point publier de réclames financières.

Parmi ses amis et lecteurs qui s'en sont souvent plaints, il y en a probablement aujourd'hui beaucoup qui lui doivent la conservation de leur modeste pécule.

Quant donc le public français se mettra-t-il résolument en garde contre tant d'amis inconnus qui s'intéressent si su-

LES FLIBUSTIERS

Lorsque l'amitié ou le devoir vous font l'hôte passager d'un propriétaire, d'un rentier, d'un fonctionnaire ou d'un curé à la campagne, et que les lois d'une liberté que la politique du « bloc » n'a pas encore supprimées vous obligent à vous retirer quelques instants en un aile discret, les papiers sécuritaires que vous y trouvez sont, en règle générale, des prospectus banals et des circulaires ou journaux financiers.

Les prospectus de la finance sont au moins dans la proportion de cinq contre un des autres — ce qui n'est pas peu dire. Il en pleut, sous toutes les formes, dans le courrier de tout gentilhomme ou bourgeois campagnard.

Il en pleut aussi en ville, mais cela se remarque moins. Et combien de journaux à huit, douze, seize et vingt pages, aux titres les plus variés, qui vous sont envoyés gratuitement pendant des mois, voire des années, sans que vous ayez jamais correspondu avec les officines ou banques qui vous inondent de ces imprimés !

Il est un de ces journaux, me faisant l'honneur immédiat de me traiter en capitaliste, qui m'est parvenu régulièrement toutes les semaines pendant des années. Outre cet envoi, je reçois de la même officine des lettres sans pli fermé, presque chaque quinzaine. Et les réclames combinées de ces deux papiers, l'un confiant l'autre et le développant, était si pressante, si éloquent, si habile, si obéissante, qu'il fallait tout mon scepticisme aidé de mon impécuniosité invétérée pour me soustraire à leur tentation.

Dans ses lettres, le soi-disant banquier qui les signait en était arrivé à m'appeler « cher Monsieur » et à m'assurer de sa respectueuse sympathie.

Et toujours revenait comme un leit-motiv la promesse de bénéfices certains, merveilleux sur, je ne sais quelle vague mine de cuivre, sise dans l'Amérique du Sud.

Un bout d'un certain temps, une autre affaire — plus alléchante — encore s'ajoutait à la première. Sur celle-ci, c'était folie de ne point « prendre position ». C'était fermer délibérément la porte à nos de la fortune qui souffrait.

Et toutes ces mirifiques promesses se présentaient avec une clarté d'exposition remarquable, sans le moindre apparence de charlatanerie, avec des arguments précis, une logique, une apparence de sincérité et une chaleur de conviction irrésistiblement communicatives.

Faut-il ajouter que toutes ces valeurs « de premier ordre » — d'argent aujourd'hui leur dernier et éternel sommeil dans le lac immense où vont s'engloutir tant de valeurs... à l'eau.

Je n'avais pas l'illusion de croire que j'étais le seul capitaliste (?) que mon correspondant entourait de tant de sollicitudes. J'appris petit à petit que nombre de mes amis, confrères et connaissances étaient honorés de ses « cher Monsieur » et « chère Madame » et bombardés de sa « respectueuse sympathie ».

Or, tous ces envois représentaient en papier, en écritures et en timbres — 0 fr. 15 pour les lettres en ce temps-là — une première mise de fonds considérable.

Mais ces fonds n'étaient point perdus pour l'écumeur de bourses qui les risquait. Beaucoup de braves gens dont il faisait si admirablement le siège finirent par capituler, et d'estimables basculeurs se chargèrent d'indemniser au centuple l'habile et opiniâtre assaillant.

La colossale raffie financière qui vient de faire tant de victimes dans toute la France ne s'est point opérée selon cette méthode et ingénieuse méthode.

Elle est l'œuvre d'un bluff audacieux, de la réclame au grand jour, réclame outrancière, tapageuse et sous toutes les formes.

Les prospectus entraînaient à flot dans les maisons les mieux closes, inondant les paisibles demeures bourgeoises et campagnardes. Leur abondance dépassait les besoins de la consommation dans tous les logis.

L'affiche éblouissante, insolemment prometteuse, s'ajoutait à cet effort et poursuivait dans la rue l'œuvre d'obsession à domicile.

Les journaux surtout regorgent de copieux arrosages qui rapportent plus encore à leur Méécène d'occasion.

Et pourquoi ne pas féliciter en passant notre chère Croix d'avoir résisté à l'entraînement presque général et aux offres tentantes qui lui furent faites ? Elle demeure inébranlablement fidèle à sa règle absolue de ne point publier de réclames financières.

Parmi ses amis et lecteurs qui s'en sont souvent plaints, il y en a probablement aujourd'hui beaucoup qui lui doivent la conservation de leur modeste pécule.